

Repères

Le leurre chronologique

Il est possible de réduire notre chronologie à un squelette de « faits », n'importe lequel. Par exemple :

- 1502 « Découverte » de la Martinique par Colomb.*
- 1635 Occupation par les premiers colons français.
Début de l'extermination des Caraïbes.
Début de la Traite des Africains.*
- 1685 Établissement du Code noir par Colbert.*
- 1763 Louis XV cède le Canada aux Anglais, et garde la
Guadeloupe, la Martinique et Saint-Domingue
(Haïti).*
- 1789-97 Occupation de la Martinique par les Anglais.*
- 1848 Abolition de l'esclavage.*
- 1902 Éruption de la Pelée. Destruction de Saint-Pierre.*
- 1946 Départementalisation.*
- 1975 Doctrine de l'assimilation « économique ».*

*Une fois ce tableau chronologique dressé, complété, tout
reste à débrouiller de l'histoire martiniquaise.
Tout reste à découvrir de l'histoire antillaise de la Marti-
nique.*

Edward Glissant.

Le discours antillais

1981

27. La querelle avec l'Histoire

La lecture du texte d'Edward Baugh : « The West Indian Writer and his Quarrel with History¹ » me permet de proposer les quelques remarques qui suivent.

S'il est incongru de prétendre qu'un peuple « n'a pas d'histoire », on peut soutenir que, dans certaines situations contemporaines, alors même qu'une des données de l'élargissement planétaire est la présence (et le poids) de la conscience historique de plus en plus généralisée, un peuple soit confronté au trouble de cette conscience dont il pressent qu'elle lui est « nécessaire », mais qu'il est incapable de « faire émerger » ou de « faire passer dans le quotidien » : parce que les données immédiates de ce quotidien ne s'inscrivent pas pour lui dans un continuum, c'est-à-dire que son rapport à l'entour (ce que nous appellerions sa nature) est dans une relation discontinue avec l'accumulation de ses expériences (ce que nous appellerions sa culture). Dans un tel contexte, l'histoire en tant qu'elle est discipline et qu'elle prétend éclairer la réalité que vit ce peuple souffrira d'une carence épistémologique grave : elle ne saura pas par quel bout s'attraper. Le trouble de la conscience collective rend en effet nécessaire une exploration créatrice, pour laquelle les rigueurs indispensables à la mise en schémas historicienne peuvent constituer, si elles ne sont pas dominées, un handicap paralysant. Les méthodologies passivement assimilées, loin de renforcer la conception globale ou de permettre de rétablir la dynamique historique par-delà ses ruptures subies, contribueront à leur tour à épaissir ce manque.

Les Antilles sont le lieu d'une histoire faite de ruptures et dont le commencement est un arrachement brutal, la Traite. Notre conscience

1. Communication au colloque de la Carifesta (Kingston, Jamaïque, 1976). La problématique culturelle et littéraire dans les Antilles anglophones tourne principalement autour de tels concepts. L'historien comme poète (à propos de Braithwaite), le romancier comme historien (à propos de Naipaul), l'histoire comme projet (à propos de Lamming) : l'énoncé du thème est permanent. Les rencontres entre les littératures antillaises (anglophone, francophone, hispanophone, créole) ne proviennent pas d'une décision des producteurs de texte ; ce sont les effets encore camouflés d'un même mouvement historique, d'une même appartenance culturelle.

historique ne pour
manière progressiv
dré une philosophi
péens, mais s'agreg
la négation doulou
tinu, et l'impossibi
caractérisent ce qu

Le facteur négat
mémoire collective
cents hommes sur
(1802), pour ne pas
étaient, le bruit de
la conscience des
grès fut vaincu une
nante, qui parvint
héroïque et à l'effa
du gouvernement
affirme que les Gu
ment de l'esclavage
Marti, furent victori
cus idéologique fo
pour Haïti, aujourd
Haïti, si donc pour
concrétisa, ce temp
dons le fracas de M
fallu que les pays a
tissée au long de leu

Ainsi, nés de l'ac
opposer à celui-ci
brusques ruptures
embuscade que les
lui. La communaut
tique, de valeurs tra
permettait à ces pe
continûment. La p
culturel nous ont é

Il en est résulté q
n'a pas lié une datat
culture n'ont pas for
l'argument de sa co
souvent réduite pour
leurs seules significa
du grand trembleme
son de monsieur Cé

historique ne pouvait pas « sédimenter », si on peut ainsi dire, de manière progressive et continue, comme chez les peuples qui ont engendré une philosophie souvent totalitaire de l'histoire, les peuples européens, mais s'agrégeait sous les auspices du choc, de la contraction, de la négation douloureuse et de l'explosion. Ce discontinu dans le continu, et l'impossibilité pour la conscience collective d'en faire le tour, caractérisent ce que j'appelle une non-histoire.

Le facteur négatif de cette non-histoire est donc le raturage de la mémoire collective. Quand le colonel Delgrès se fit sauter avec ses trois cents hommes sur la poudrière du Fort Matouba en Guadeloupe (1802), pour ne pas se rendre aux six mille soldats français qui l'encerclaient, le bruit de cette explosion ne retentit pas immédiatement dans la conscience des Martiniquais et des Guadeloupéens. C'est que Delgrès fut vaincu une seconde fois par la ruse feutrée de l'idéologie dominante, qui parvint pour un temps à dénaturer le sens de son acte héroïque et à l'effacer de la mémoire populaire. Ainsi la proclamation du gouvernement français aux esclaves martiniquais (mars 1848) affirme que les Guadeloupéens ont *eux-mêmes réclamé* le rétablissement de l'esclavage en 1802. Et quand les héros antillais, Toussaint ou Marti, furent victorieux, ce ne fut que dans leurs pays respectifs. Le blocus idéologique fonctionna autant que les blocus économiques hier pour Haïti, aujourd'hui pour Cuba. Si Bolivar trouva aide et repos en Haïti, si donc pour un temps l'idée d'une histoire antillaise globale se concrétisa, ce temps ne dura guère. Aujourd'hui, pourtant, nous entendons le fracas de Matouba. Pour retrouver le temps de leur histoire, il a fallu que les pays antillais brisent la gangue que le lacs colonial avait tissée au long de leurs côtes.

Ainsi, nés de l'acte colonial, ces peuples pendant longtemps n'ont pu opposer à celui-ci (et en particulier dans les petites Antilles) que les brusques ruptures de leur incessante révolte, et non pas l'inépuisable embuscade que les nations africaines par exemple ont pu dresser contre lui. La communauté atavique de langue, de religion, de système étatique, de valeurs traditionnelles, en somme une conception du monde, permettait à ces peuples, chacun en ce qui le concerne, de résister plus continûment. La patience et la certitude que donne un tel arrière-pays culturel nous ont été pendant longtemps interdites.

Il en est résulté qu'à la connaissance de son pays le peuple antillais n'a pas lié une datation même mythifiée de ce pays, et qu'ainsi nature et culture n'ont pas formé pour lui ce tout dialectique d'où un peuple tire l'argument de sa conscience. A ce point, que l'histoire obscurcie s'est souvent réduite pour nous au calendrier des événements naturels, avec leurs seules significations affectives « éclatées ». Nous disions : « l'année du grand tremblement », ou : « l'année du cyclône qui a tombé la maison de monsieur Céleste », ou : « l'année de l'incendie dans la Grande

Le su, l'incertain

Rue ». Et c'est bien là le recours de toute communauté désamorcée d'un acte collectif et engoncée loin de la conscience de soi. Sans doute observe-t-on de pareilles datations par exemple dans les communautés paysannes de certains pays industrialisés.

On ne saurait proscrire cette pratique d'un calendrier « naturel » comme étant pure aliénation. L'ethnopoétique mise à la mode par les excès de la déshumanisation industrielle ou administrative enseigne qu'il y a là plus de raison que supposé. Mais la nature une fois coupée de sa signification est aussi pauvre (pour l'homme) et désarmée que l'histoire subie. La conjonction dynamique nature-culture est indispensable à l'assise d'une communauté.

Aujourd'hui nous entendons le fracas de Matouba, mais aussi la fusillade de Moncada. Notre histoire nous frappe avec une soudaineté qui étourdit. L'émergence de cette unité diffractée (de cette conjonction inaperçue d'histoires) qui constitue les Antilles en ce moment nous surprend, avant même que nous ayons médité cette conjonction. C'est dire aussi que notre histoire est présence à la limite du supportable, présence que nous devons relier sans transition au tramé complexe de notre passé. Le passé, notre passé subi, qui n'est pas encore histoire pour nous, est pourtant là (ici) qui nous lancine. La tâche de l'écrivain est d'explorer ce lancinement, de le « révéler » de manière continue dans le présent et l'actuel². Cette exploration ne revient donc ni à une mise en schémas ni à un pleur nostalgique. C'est à démêler un sens douloureux du temps et à le projeter à tout coup dans notre futur, sans le recours de ces sortes de plages temporelles dont les peuples occidentaux ont bénéficié, sans le secours de cette densité collective que donne d'abord un arrière-pays culturel ancestral. C'est ce que j'appelle *une vision prophétique du passé*³.

« Là où se joignent les histoires des peuples, hier réputés sans histoire, finit l'Histoire. » (Avec un grand H.) L'Histoire est un fantasme fortement opératoire de l'Occident, contemporain précisément du temps où il était seul à « faire » l'histoire du monde. Si Hegel a rejeté les peuples africains dans l'anhistorique, les peuples amérindiens dans le pré-historique, pour réserver l'Histoire aux seuls peuples européens, il semble que ce n'est pas parce que ces peuples africains ou américains « sont entrés dans l'Histoire » qu'on peut penser aujourd'hui qu'une telle conception hiérarchisée de la « marche à l'Histoire » est caduque. Les faits ont par exemple imposé à la pensée marxiste l'idée que ce n'est pas dans les pays techniquement les plus avancés, ni par les prolétariats les plus organisés, que la révolution triomphe *d'abord*. Le marxisme a

2. C'est le moment de se demander si l'écrivain est (en ce travail) le receleur de l'écrit ou l'initiateur du parlé ? Si le procès d'historicisation ne vient pas mettre en cause le statut de l'écrit ? Si la trace écrite est « suffisante », aux archives de la mémoire collective ?

3. Préface à la première édition de *Monsieur Toussaint*, Ed. du Seuil, Paris, 1961.

ainsi criti
Histoire li
nous nion
ruptures, e

Parce q
antillais d
latentes qu

Parce q
santes, l'éc
rières fur

Parce q
histoire im
tourmentée
réamorcée

En ce q
et l'histoire
riens. La
quera tout
héritées ne
gique, là
l'Histoire,
cette mise

Une réa
corps en
avaient reli
plans histo
l'éclat de l
tendre être

Serait-il
comme che
tique, l'ins
ment, la pé

4. Les mo
Jamaïque, l'arg

5. Le leu
contre ce dist
vaincu ce dist

ainsi critiqué *par* le réel et de son propre point de vue la notion d'une Histoire linéaire et hiérarchisée. C'est ce procès de hiérarchisation que nous nions dans la conscience commençante de notre histoire, dans ses ruptures, sa soudaineté à investir, sa résistance à l'investigation.

Parce que la mémoire historique fut trop souvent raturée, l'écrivain antillais doit « fouiller » cette mémoire, à partir de traces parfois latentes qu'il a repérées dans le réel.

Parce que la conscience antillaise fut balisée de barrières stérilisantes, l'écrivain doit pouvoir exprimer toutes les occasions où ces barrières furent partiellement brisées.

Parce que le temps antillais fut stabilisé dans le néant d'une non-histoire imposée, l'écrivain doit contribuer à rétablir sa chronologie tourmentée, c'est-à-dire à dévoiler la vivacité féconde d'une dialectique réamorcée entre nature et culture antillaises.

En ce qui nous concerne, l'histoire en tant que conscience à l'œuvre et l'histoire en tant que vécu ne sont donc pas l'affaire des seuls historiens. La littérature pour nous ne se répartira pas en genres mais impliquera toutes les approches des sciences humaines. Les catégories héritées ne doivent pas en la matière bloquer la hardiesse méthodologique, là où elle répond aux nécessités de notre situation. Quereller l'Histoire, c'est peut-être, pour Derek Walcott⁴, affirmer l'urgence de cette mise en question des catégories de la pensée analytique.

Une réalité qui fut longtemps non évidente à elle-même et qui prit corps en quelque sorte à côté de la conscience que les peuples en avaient relève autant de la problématique exploratoire que de la mise en plans historicienne. C'est cette implication « littéraire » qui oriente l'éclat de la réflexion historique, dont aucun d'entre nous ne peut prétendre être sauf⁵.

NOTE 1

sur l'histoire comme névrose

Serait-il dérisoire ou odieux de considérer notre histoire subie comme cheminement d'une névrose ? La Traite comme choc traumatique, l'installation (dans le nouveau pays) comme phase de refoulement, la période servile comme latence, la « libération » de 1848 comme

4. Les œuvres de Derek Walcott, poète originaire de Sainte-Lucie, ont fourni à Edward Baugh, poète de Jamaïque, l'argument principal du texte que je commente ici : « *History is irrelevant in the Caribbean.* »

5. Le leurre chronologique et la simplicité d'une « périodisation » évidente sont les boucliers « culturels » contre ce *désiré historique*. Plus la pseudo-périodisation paraît « objective », plus on a l'impression d'avoir vaincu ce *désiré* combien subjectif, lancinant, incertain.

Le su, l'incertain

réactivation, les délires coutumiers comme symptômes et jusqu'à la répugnance à « revenir sur ces choses du passé » qui serait une manifestation du retour du refoulé ? Sans doute n'est-il pas utile et ne deviendrait-il pas probant de fouiller un tel parallèle. *Le refoulé historique* nous persuade pourtant qu'il y a peut-être là plus qu'un jeu de l'esprit. Quel psychiatre saurait problématiser le parallèle ? Aucun. L'histoire a son inexorable, au bord duquel nous errons éveillés.

NOTE 2

sur la transversalité

Mais nos histoires diversifiées dans la Caraïbe produisent aujourd'hui un autre dévoilement : celui de leur convergence souterraine. Ce faisant elles nous enseignent une dimension insoupçonnée, parce que trop évidente, de l'agir humain : la *transversalité*. L'irruption à elle-même de l'histoire antillaise (des histoires de nos peuples, convergentes) nous débarrasse de la vision linéaire et hiérarchisée d'une Histoire qui courrait son seul fil. Ce n'est pas cette Histoire qui a ronflé sur les bords de la Caraïbe mais bel et bien des conjonctions de nos histoires qui s'y sont faites souterrainement. La profondeur n'était pas le seul abysse d'une névrose mais avant tout le lieu de cheminements multipliés.

Le poète et historien Braithwate, dressant dans la revue *Savacou* un récapitulatif des travaux effectués dans la Caraïbe sur notre histoire (nos histoires aujourd'hui et par évidence solidaires), résume la troisième et dernière partie de son étude en cette seule phrase : « *The unity is submarine.* »

Je ne traduis, quant à moi, cette proposition, qu'en évoquant tant d'Africains lestés de boulets et jetés par-dessus bord chaque fois qu'un navire négrier se trouvait poursuivi par des ennemis et s'estimait trop faible pour soutenir le combat. *Ils semèrent dans les fonds les boulets de l'invisible*. C'est ainsi que nous avons appris, non la transcendance ni l'universel sublimé, mais la transversalité. Il nous a fallu bien du temps pour le savoir. Nous sommes les racines de la Relation.

Des racines sous-marines : c'est-à-dire dérivées, non implantées d'un seul mât dans un seul limon, mais prolongées dans tous les sens de notre univers par leur réseau de branches.

Nous vivons là, nous avons la chance de vivre, cette relativisation qui est participante, cette conjonction qui éloigne de l'uniformité.

Poétique de la relation

« *We are not a violent people* » (bis) (C).

« *Madame is toying with the same tune. A Mozartian mosaic* » (T).

La non-relation vient de ce qu'aucun lecteur ne devinerait la Martinique réelle sous cette Martinique fantasmée; que ce fantasme ne présente aucun intérêt (artistique ni ethnologique): il est à fleur de mot. Autrement dit: que la pensée ni la « matière » de l'auteur ne se sont relativisées. Il est d'un côté, l'objet de sa nouvelle est sur l'autre bord.

46. « Le Roman des Amériques »

J'essaierai de mettre en évidence quelques thèmes communs aux recherches de ceux que nous appelons ici les romanciers américains. Me référant à mon travail, à mes préoccupations, je tâcherai de dire autour de quelles données il me semble que l'ouvrage du romancier s'articule volontiers dans les Amériques.

Une obsession essentielle, oui, que je résume ainsi: la crispation du temps.

Je crois que la hantise du passé (c'est une idée que l'on a largement évoquée) est un des référents essentiels de la production littéraire dans les Amériques. Ce qui « se passe » en fait, c'est qu'il semble qu'il s'agisse de débrouiller une chronologie qui s'est embuée, quand elle n'a pas été oblitérée pour toutes sortes de raisons, en particulier coloniales. Le romancier américain, quelle que soit la zone culturelle à laquelle il appartient, n'est pas du tout à la recherche d'un temps perdu, mais se trouve, se débat, dans un temps éperdu. Et, de Faulkner à Carpentier, on est en présence de sortes de fragments de durée qui sont engloutis dans des amoncellements ou des vertiges.

On a vu que la poétique du continent américain, que je caractérise comme étant d'une quête de la durée, s'oppose en particulier aux poétiques européennes qui se caractériseraient par l'inspiration et l'éclatement de l'instant. Il semble aussi que, touchant cette crispation du temps, les écrivains américains soient en proie à une manière de mémoire du futur. Je veux dire par là qu'il est presque sûr que nous sommes des écrivains virtuels, dont le public est à venir. Puis, que ce temps éclaté, souffert, est lié à des espaces « transportés ». Je pense aussi bien aux espaces africains qu'à un espace breton, dont les « souvenirs » viennent se plaquer sur la réalité spatiale que nous vivons les uns et les autres. Confronter le temps, c'est donc ici en nier la linéarité. Toute chronologie est trop immédiatement évidente, et dans l'œuvre du

romancier américain il faut se battre contre le temps pour la reconstitution d'un passé, même en ce qui concerne les régions d'Amérique où la mémoire historique n'a pas été oblitérée. Il s'ensuit que, pris aux vertiges du temps, le romancier américain le dramatise pour mieux le nier ou le « refaire » ; je dirai sur ce point que nous sommes les casseurs de pierre du temps. Nous ne le voyons pas s'étirer dans notre passé (nous porter tranquilles vers l'avenir) mais faire irruption en nous par blocs, charroyés dans des zones d'absence où nous devons difficilement, douloureusement, tout recomposer si nous voulons nous rejoindre et nous exprimer.

Pour nous, l'élément *formellement déterminant* dans la production littéraire, c'est ce que j'appellerais la parole du paysage. On peut dire que l'Europe littéraire s'est constituée autour de la topique de la source et du pré. Un livre de Ernst Curtius sur *la Littérature européenne et le Moyen Age latin* le propose.

Le paysage de la littérature européenne est d'abord intimiste. Il en provient une convention stylistique longtemps tournée vers le minutieux, l'exposition « consécutive », l'éclairage d'harmonie (les exceptions ou dépassements constituent des *réactions* à cette règle). L'espace du roman américain, au contraire (mais non pas tellement au sens physique) me semble ouvert, éclaté, irrué.

Il y a quelque chose de violent dans cet espace littéraire américain. La topique n'y serait pas de la source et du pré, mais plutôt du vent qui pousse et qui fait de l'ombre comme un grand arbre. C'est pourquoi le réalisme, c'est-à-dire le rapport logique et consécutif au visible, plus que partout ailleurs trahirait ici la chose signifiée. Comme on dit qu'un peintre sur le motif voit changer la lumière de son sujet avec la course du soleil, il me semble, en ce qui me concerne, que mes paysages changent en moi ; c'est probablement qu'ils changent avec moi.

Je ne pourrais pas dire avec Valéry : « Beau ciel, vrai ciel, regarde-moi qui change. » Il y a une parole du paysage. Quelle est-elle pour nous ? Certes pas l'immobile de l'Être, apposé à un relatif que je serais, et confronté à une vérité absolue vers laquelle je tendrais. La parole et la lettre mêmes du roman américain sont nouées à une texture, à une structure mobiles de ses paysages. Et la parole de mon paysage est d'abord forêt, qui sans arrêt foisonne. Je ne pratique pas l'économie du pré, je ne partage pas la tranquillité de la source.

Mais ce que nous avons en commun, c'est *l'irruption dans la modernité*.

Nous n'avons pas de tradition littéraire lentement mûrie : nous naissons à brutalité, je crois que c'est un avantage et non pas une carence. La patine culturelle m'exaspère quand elle n'est pas fondée dans une lente coulée de temps. La « patine » culturelle, quand elle ne résulte pas ainsi d'une tradition ou d'un agir, devient provincialisme vide. (C'est là

l'infirmité de nos lettrés.) Nous n'avons pas le temps, il nous faut porter partout l'audace de la modernité. Le provincialisme est confortable à celui qui n'a pas fait sa capitale en lui, et il me semble qu'il nous faut dresser nos métropoles en nous-mêmes. L'irruption dans la modernité, l'irruption hors tradition, hors la « continuité » littéraire, me paraît être une marque spécifique de l'écrivain américain quand il veut signifier la réalité de son entour.

Nous partageons ainsi un même langage. Et je ne cesserai d'opposer la notion de langue à celle de langage ¹¹.

Je crois que, par-delà les langues utilisées, il y a un langage du roman américain ¹² qui est fait à la fois d'une réaction de confiance aux mots, d'une manière de complicité avec le mot, d'une conception opératoire de la durée (par conséquent de la durée syntaxique) et enfin d'une liaison très tourmentée entre écriture et oralité.

Une des dérivées premières de mon travail de production en littérature tourne autour d'un tel souci : je suis d'un pays où se fait le passage d'une littérature orale traditionnelle, contrainte, à une littérature écrite, non traditionnelle, tout aussi contrainte. Mon langage tente de se construire à la limite de l'écrire et du parler ; de signaler un tel passage — ce qui est certes bien ardu dans toute approche littéraire. Je ne discours pas de l'écrit ni de l'oral au sens où on observe qu'un romancier reproduit le langage quotidien, qu'il pratique un style au « degré zéro de l'écriture ». J'évoque une synthèse, synthèse de la syntaxe écrite et de la rythmique parlée, de l'« acquis » d'écriture et du « réflexe » oral, de la solitude d'écriture et de la participation au chanter commun — synthèse qui me semble intéressante à tenter.

C'est que nous sommes au plein de la lutte des peuples. Peut-être qu'alors ce serait le premier de nos « axes ».

Il s'agit (à travers les avatars des luttes particulières qui ont lieu un peu partout au long de la chaîne des Amériques) de l'apparition d'un homme nouveau que je définirais, s'agissant de son « illustration » littéraire, comme un homme qui est à même de vivre le relatif après avoir souffert l'absolu. J'appelle relatif le Divers, la nécessité opaque de consentir à la différence de l'autre ; et j'appelle absolu la recherche dramatique d'imposition d'une vérité à l'Autre. Il me semble que l'homme de l'Autre Amérique « concourt » à cet homme nouveau, vivant le relatif ;

11. « Ah ah, dit la comtesse en portugais et en elle-même, car elle parlait ces deux langues... » : ce passage d'une histoire contée en France me sollicite par son ambiguïté (son opacité) signifiante. Il y a une langue en-soi qui outrepassse toute langue donnée. (Le monologue intérieur est *indiscible*. Il n'est signifiant que dans l'opacité : celle de Benjy, au début du roman *le Bruit et la Fureur*.)

12. Je me rends compte que je parle ici du roman de l'« Autre Amérique » (Antilles et Amérique du Sud) et non pas tant de celui qui s'ancre (parole et geste) dans l'univers industriel et urbain du Nord des États-Unis. J'ai aussi tendance à rattacher l'œuvre de Faulkner (le plus éloigné peut-être de cette Amérique, pour ce qui concerne ses idées) à un tel ensemble, commettant par là un contresens apparent qui demande à être explicité. J'ai tenté cette explication quand j'ai parlé du *désiré historique* en littérature et du *retour tragique*, par où Faulkner nous retrouve.

et que les luttes des peuples qui essaient de survivre dans le continent américain portent témoignage pour cette naissance.

L'articulation des luttes de classes a parfois été « ouatée » par l'existence de zones de néantisation si poussée que la perspective même d'une lutte de classes a pu y paraître utopique ou insolite (Indiens du Pérou, tribus de l'Amazonie). En d'autres endroits, la dépersonnalisation a été tellement systématisée que la survivance même d'une culture autochtone a pu être contestée (Martinique). Le « roman des Amériques » emprunte une voie allégorique qui va de l'extrême évidence du symbole (romans paysans d'Amérique du Sud, ou par exemple *Gouverneurs de la rosée* de J. Roumain) aux grandes machines de description (Gallegos ou Asturias) aux œuvres plus complexes qui allient une exploration des aliénations à la tentative de définition d'un langage propre (Garcia Marquez). Il y manque peut-être l'approche de ces zones de culture plus menacées (par la déappropriation totale comme pour les Quechuas du Pérou, par la dépersonnalisation lente comme pour les Martiniquais), par conséquent plus « exemplaires », où le jeu du Divers se joue à une cadence inaperçue, confortablement ou désespérément mortelle.

Je résume ce que j'ai trop brièvement exposé — il est intéressant de ne pas faire de discours suivis mais d'essayer de proposer des points de discussion — en formulant une notion peut-être suspecte de complaisance. (Envers qui ? Je ne sais pas.)

Je veux parler de la notion de modernité vécue, que je n'apposerai pas, mais que je relierai directement à la notion de modernité maturée. Je n'oppose pas ainsi une sorte de « primitivisme » à une sorte d'« intellectuelisme », mais deux manières de fréquenter les mutations du monde contemporain. « Maturée » signifie ici « donnée à travers des espaces historiques étendus », « vécue » signifie « qui s'impose arduement ». Quand j'assiste d'un peu loin au très intéressant travail qui s'élabore de manière théorique en Occident, il me semble qu'il y a là deux dimensions : j'éprouve à la fois un sentiment du dérisoire et un sentiment de l'extrême importance de ces réflexions. Par exemple, touchant la mise en question du texte et de « son » auteur.

Le texte est mis en question (dans la modernité maturée occidentale) dans la mesure où il est démythifié, où on essaie d'en définir le système génératif. L'auteur est démythifié dans la mesure où on en fait, disons, le lieu de rencontre de ces systèmes génératifs, et non pas le génie souverainement créateur qu'il croyait être. Si je dis que cela m'apparaît dérisoire, c'est parce que en fait (dans notre modernité vécue) ces questions-là ne « portent » pas. Nous devons développer une poétique du « sujet », pour cela même qu'on nous a trop longtemps « objectivés » ou plutôt « objectés ». Et si je dis que cela m'apparaît important, c'est parce que ces questionnements rejoignent nos préoccupations les plus

Poétique de la relation

criantes. Le texte doit être ici (dans notre vécu) mis en question, parce qu'il doit être mis en commun, et c'est peut-être par là qu'effectivement nous rejoignons ces propositions qui se sont fait jour ailleurs. L'auteur doit être démythifié, oui, parce qu'il doit être intégré à une décision commune. Le Nous devient le lieu du système génératif, et le vrai sujet. Notre critique de l'acte et du donné littéraires ne procède donc pas d'une « réaction » à des théories qu'on nous propose, mais d'une nécessité fulgurante *d'intervention*.

Ce que je suggère comme propos de notre discussion, c'est d'essayer de montrer, si possible (ce que je ne crois pas en tout cas avoir démontré), que la littérature « américaine » se présente dans un système de modernité soudaine et non pas consécutive ni « évoluée ». Par exemple, le drame des écrivains américains de la « génération perdue » n'a-t-il pas été de *continuer* en littérature le rêve européen (si « bourgeoisien ») de Henry James ? Les États-Unis ont ainsi noué deux aliénations à un grand nombre de leurs réactions : celle de vouloir poliment continuer une tradition d'Europe dont ce pays se prétendait l'héritier culminant ; celle de vouloir sauvagement régenter le monde au nom de cette culmination. L'enracinement de Faulkner dans le *deep South* l'arrache à ce rêve d'euroanéité. C'est sa réelle modernité par rapport à Fitzgerald par exemple ou à Hemingway, malgré les thèmes « contemporains » de celui-ci. La question est pourtant que cette modernité, vécue totalement dans les « nouveaux mondes », rejoint des axes de modernité « maturée » dans d'autres zones de culture et de réflexion. Je crois ainsi que la « problématique » est une forte condition de nos littératures. (La problématique est la marque dilatée de ce « vécu ».) Et, en tant qu'écrivain américain, je crois que toute conception dogmatique de la littérature (comme comble du « maturé ») irait à l'encontre de cette condition ¹³.

13. Les critiques occidentaux consentiraient certes à ce que nous en restions à un « vécu » instantané (nous serions des créateurs bruts) et nous en louerai-ent d'autant qu'ils se réserveraient par là le « premier » regard qui série et apprécie. On nous pousse par exemple à l'« art brut », ce qui n'a de sens que dans un contexte civilisationnel où s'est développée une tradition d'« art élaboré ». Félicitant M. Césaire d'un discours qu'il avait prononcé à l'occasion d'un colloque tenu à Fort-de-France en juin 1978, un poète du groupe Hersant se déclare fier d'avoir pour compatriote ce « Français des Antilles », se déclarant charmé de « ses périodes incantatoires », de la forme impeccable de son langage, après quoi il expose qu'aucune des idées de l'orateur n'est digne d'être retenue, même si celui-ci est plus latin et cartésien qu'il ne croit, et pas plus antillais qu'un ancien journaliste du *Figaro*.

Sur la notion de modernité. Elle est contestée. Toute époque n'est-elle pas « moderne » par rapport à celle qui l'ont précédée ? Il semble qu'au moins une des composantes de « notre » modernité soit la généralisation de la conscience qu'on en a. La conscience de la conscience (le double, le second degré) est notre malheur, notre tourment.